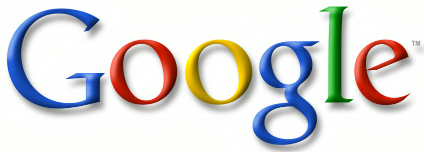
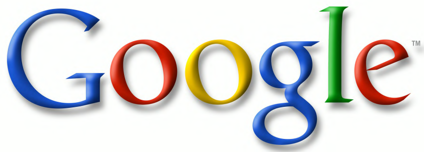





UC-NRLF
$B 15 093



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LES

PRÉCIEUSES

DU JOUR

— *COMÉDIE EN UN ACTE* —

PAR

EMILE VILLARS

Prix : 1 franc



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS
à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

LES

PRÉCIEUSES DU JOUR

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Ce, RUE DU BAC, 30.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LES PRÉCIEUSES DU JOUR

— COMÉDIE EN UN ACTE —

PAR

ÉMILE VILLARS



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS

à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

PRÉFACE

L'idée de cette comédie me vint l'année dernière, précisément à pareille époque de bals et de soirées.

Je me trouvais, vers trois heures du matin, dans une maison très-courue, très-ouverte, ultra-parisienne, quoique ou parce que mâtinée d'exotique.

Ce n'était pas chez les Benoiton.

Chez les « de » Benoiton... peut-être.

Il y avait bal et foule comme toujours.

C'était superbe, mais fou! à la lettre.

De l'or, de l'or, de l'or; du rouge, du rouge... Des pastels qu'écaillait la chaleur, des peintures qui ruisselaient, des émaux cloisonnés qui se cra-

quelaient, une débauche de couleur et une intensité d'éclat à faire pâlir une collection de châsses byzantines !

Et des coiffures !

Et des corsages !

Un entre autres me parut si bizarrement ouvert que j'en parlai à Marcelin ; il était fermé au cou par un bouton et se décolletait sur le ventre.

Les deux demoiselles de la maison — elles sont deux et à marier — étaient charmantes.

Oh ! charmantes !

Leur frère — il y a un frère très-lancé et très-jeune — leur avait minutieusement détaillé les deux dernières robes de bal de mesdemoiselles Cora Pearl et Colombier, et les deux ingénues de céans inauguraient, ce soir-là, les contrefaçons de ces toilettes.

Peut-être avait-on ajouté un peu d'or et de rouge, donné un coup de ciseau de plus au corsage, roussi les cheveux davantage... Des détails.

Voilà le plumage.

Quant au ramage :

Les deux sœurs causaient très-haut, — comme on cause aujourd'hui — avec une jeune personne de leur âge.

Caché dans la serre, l'orchestre préludait à une valse ; trois cavaliers s'avançaient vers ce joli groupe

des trois Grâces, saluaient et tendaient leur main irréprochablement gantée :

— Tiens! dit l'une des sœurs en voyant son amie prendre la main du plus jeune des cavaliers, je croyais que tu tourniquais avec le baron.

— Nettoyé! ma chère.

— Ah! c'est bien fait!

— Voilà ce que c'est, ajouta l'autre sœur.

— Eh! parbleu, fit le valseur, fallait pas qu'y aille!

Et les trois couples, mêlant leurs éclats au crescendo de l'orchestre, s'élancèrent dans le tourbillon.

Ma pièce était faite... dans mon esprit.

Elle resta là longtemps — je pensais à autre chose — et puis, si je suis prompt à mettre quelque chose dans la tête, je suis très-paresseux à le mettre sur le papier.

Dernièrement pourtant, de plus en plus frappé du ton de mauvaise compagnie et du langage étrangement libre — de l'argot, tranchons le mot — qui, de l'atelier, du club, des boudoirs interlopes, par une contagion chaque jour plus subtile, s'introduit dans beauconp de salons parisiens, je m'enfermai chez moi, je pris la plume et fis ma petite comédie, que j'appelai :

« Les Précieuses du jour. »

Il y a, en effet, entre « les Précieuses ridicules »

et « les Précieuses du jour » une analogie de *contraires*, si je puis m'exprimer ainsi.

Autrefois, les bourgeoises voulaient imiter, jusque dans le ridicule, les femmes de qualité.

Aujourd'hui les grandes dames veulent imiter les petites jusque dans l'extravagance des mises, les audaces de ton et l'épicerie du langage.

La fille et la nièce de Gorgibus, Cathos et Madelon, voulaient — en 1666 — s'appeler, celle-ci Polixène, celle-là Aminte.

Marthe et Nina — en 1866 — veulent s'appeler Ninoche et Totoche.

Polixène et Aminte cherchaient, il y a deux cents ans, « le fin du fin. »

Totoche et Ninoche cherchent aujourd'hui « le chien du chien. »

Toute la différence des temps est là.

Seulement, les anciennes précieuses étaient ridicules, et les modernes ne le sont pas; elles sont « drôles, » voilà tout.

Ma pièce faite, je l'apportai, sur les conseils d'un excellent confrère et ami, M. Albéric Second, au théâtre des « Fantaisies-Parisiennes », où, dans les vingt-quatre heures, elle fut reçue, lue, distribuée et mise à l'étude.

Ça marchait trop vite..... quelque chose devait arriver.

Et, en effet, au bout de quinze jours, il arriva la défense de jouer la pièce.

Défense absolue, à moins de jouer des feuilles blanches, car chaque feuillet du manuscrit déposé entre les mains de MM. les membres de la commission d'examen était impitoyablement corné.

Que dis-je? Beaucoup de feuillets avaient deux cornes, sans compter les petites croix au crayon qui ornaient, de haut en bas, à peu près toutes les marges.

Je viens de le voir à l'instant, ce malheureux manuscrit :

Un cimetière !

Et pourquoi?

Vous le savez déjà peut-être : parce qu'il y a là-dedans de l'argot.

Mais, observera quelque ergoteur, — n'allez pas lire argoteur, — il y en a bien dans « la Famille Benoiton, » dans « la Belle Hélène, » ici, là et ailleurs. Pourquoi n'en veut-on pas dans « les Précieuses du jour »?

Vous êtes bien curieux, monsieur le raisonneur! J'avoue qu'il y en a beaucoup.

Dame! l'argot est l'idée même de la pièce, c'est son sang; il faut bien qu'il y circule.

Je l'ai dit et je le répète, mes Précieuses sont sorties tout armées de la grossièreté du langage

moderne, comme celles de Molière naquirent du langage alambiqué de l'hôtel Rambouillet.

Qu'y puis-je faire?

Si vous trouvez l'idée bonne, l'argot doit être excellent: qui veut la fin veut les moyens, et ayant à vous montrer des verrues, je ne peux pas, en conscience, exhiber des perles.

D'ailleurs, à dose homœopathique, l'argot produit, assez généralement, l'effet contraire de celui que je voulais atteindre avec mes Précieuses. La « Famille Benoiton » ne défera pas une seule benoitonne, — aussi bien n'est-ce pas son affaire, — mais elle en fera quelques-unes de plus... Par ci, par là, un mot étrange, sale ou bête, c'est charmant...

Chose singulière ! mystère! on le tolère là où il n'est pas à sa place, là où il est un paillon ou un piment, et on le prohibe juste dans une pièce qui prend à partie ce langage idiot et infect, pour en montrer, au verre grossissant du théâtre, la laideur pustuleuse, et inoculer, par sa virulence même, comme un vaccin préservatif!

Direz-vous que le remède est pire que le mal?

Prenez garde!

Au temps de Molière, pour guérir un travers, « les Précieuses ridicules » ne suffisent pas, il fallut y ajouter les « Femmes savantes ».

Depuis queque temps, le « benoitonnement » sévit avec une malignité de contagion qu'on signale de tous côtés.

Après avoir pris au monde interlope ses jupes tapageuses, ses libres allures, son ton criard, ses curiosités violentes, on lui prend son vocabulaire poissard, « sa gueule, » diraient Rabelais et Molière. N'est-ce pas dans l'ordre et dans les lois de l'harmonie ?

Un de mes confrères de « La Vie parisienne », Gustave Z..., spirituel, fin, et observateur comme un peintre qu'il est, disait l'autre jour :

« Je ne crains pas que les honnêtes femmes, à force de se déguiser en filles, prennent les mœurs de ces dernières, mais certainement il leur en reste quelque chose. Je n'en veux pour preuve que le langage étrangement libre qui s'introduit dans les salons, l'argot des boudoirs en vogue et le jargon des brasseries qui se faufile partout, la curiosité avec laquelle on suit les cancans des coulisses, avec laquelle on s'intéresse au choix que telle ou telle a fait de tel ou tel amant, etc., etc. »

Et Edmond About, — je n'ai pas besoin de le qualifier, celui-là, — ajoutait à propos d'une jeune fille du meilleur monde :

« L'hiver dernier, elle a échangé quelques paroles avec Thérésa dans un concert du plus grand monde;

elle n'en est pas folle : « Trop de chien à la clef, » dit-elle, car elle possède tous les argots, sans excepter le javanais. Cette petite merveille a usé trois ou quatre institutrices qui « l'emb— nuyaient à crever. »

Mais j'enfonce des portes ouvertes.

L'argot a droit de cité et mieux que pignon sur rue, il a salons sur les boulevards, grandes et petites entrées dans les faubourgs aristocratiques. Oh! la langue est faite, elle est fixée ! elle a son dictionnaire, le « dictionnaire de la langue verte. » Je me trompe : *ses* dictionnaires que leurs auteurs se jettent en ce moment à la tête.

On parle beaucoup de progrès par ces temps-ci, et véritablement le progrès me crève les yeux — en mécanique.

Mais enfin, un simple rapprochement :

Sous Louis XIV, sous un roi qui disait : « L'État, c'est moi ! » quand il ne disait pas : « Le soleil, c'est moi! » on a pu jouer *Tartufe* et appliquer sur la grimace des cafards ce masque de poix bouillante.

En l'an de grâce 1866, je n'aurai pu faire jouer « les Précieuses du jour, » comédie en un acte, n'ayant d'autres prétentions que d'attaquer, chaque soir, pendant vingt-cinq ou trente minutes, un travers à la mode, très-bien porté à la vérité,

et de venger le dictionnaire et le bon ton français également outragés.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, si vous le voulez bien, nous allons lever la toile — derrière le paravent.

ÉMILE VILLARS.

Paris, le 25 janvier 1865.

TOILETTES

NINA

Robe en faye gris-mastic, forme fourreau, bordée de plumes rouges et semée de petites casquettes de jockey et de fouets en sautoir (en velours rouge découpé ou bien broderies en corail). Manches plates à huit boutons de corail. Grands boutons rouges du haut en bas de la robe. — Ceinture d'or avec agrafe russe. A cette ceinture est suspendue, sur le côté gauche, une aumônière dorée (ou émaillée) qu'accompagne un petit poignard oriental. — Collier à médaillons avec une énorme croix d'or. — Senorita en velours rouge, sans manches (les manches étant formées par la robe), très-courte et un peu flottante, soutachée de galons d'or (entrelacs dans le dos, sur les épaulettes et sur les devants). De véritables grelots dorés, de la grosseur de ceux des colliers de chevaux, très-rapprochés, sont suspendus tout autour. — Très-petit toquet de feutre gris (tenu à la main), les bords recouverts de plumes rouges, sur lesquelles retombent des grelots d'or. Aigrette blanche. — Chignon enfermé dans une petite cotte de maille d'or et traversé par deux énormes épingles d'or à tête de cheval. — Bottes hongroises en peau rouge, lacées d'or sur le cou-de-pied, effilés et talons d'or.

MARTHE

Deux jupes. — Première jupe courte, en moire antique verte, découpée en lambrequin, bordée en galon d'argent. Un papillon vert et blanc (velours découpé) voltige dans chaque échancrure. — Seconde jupe à larges raies longitudinales, vertes et blanches (le vert satiné) relevée sur le devant et sur les côtés à vingt centimètres au-dessus de la première, par de grosses gourmettes d'argent avec gros camées verts (têtes de sanglier ou de cerf). Cette jupe fait traîne derrière ; elle est bordée de galons d'argent disposés en grecques qu'accompagnent à des hauteurs graduées les gourmettes et les camées. — Gilet en satin blanc richement brodé en soie verte, forme droite, très-long, à basques et à poches. — Jabot en dentelle d'argent, large et touffu. — Habit d'alderman en moire antique verte, bordé d'argent, — à pans carrés et très-ouvert sur le devant, — doublé en satin blanc. — Larges boutons (camées verts montés en argent). — Manchettes de dentelles. — Très-petit tricorne lampion en velours vert bordé d'argent avec glands d'argent aux trois cornes reliés par des gourmettes d'argent, cocardes d'argent avec scarabée au milieu. — Plumes d'autruches blanches. — Coiffure teinte en rouge, ailes de pigeon et bourse nouée par un large ruban de taffetas noir faisant coque et retombant jusqu'au bas de la jupe. — Bottes vertes découpées en cœur, très-hautes, garnies de dentelle et de glands d'argent, — talons d'argent.

LES PRÉCIEUSES DU JOUR

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

PHILIPPE D'ORILLY, } gentilshommes campagnards.
LOUIS DU BAREC, }
LE GÉNÉRAL RAIDE.
NINA, fille du général.
MARTHE, nièce du général.
JULIE, femme de chambre.
LE MARQUIS DE SAINT-HIPPOLYTE, garçon coiffeur.
LE VICOMTE DE CHATEAU-VERT, garçon d'hôtel.

Chez le général. — Le salon blanc et or d'un appartement neuf du boulevard Malesherbes, meubles dorés, portières et tentures de soie rouge, stores de guipures. — Porte au fond. — A droite la cheminée, à gauche une console entre deux fenêtres, tables de jeu dans les embrasures. Un piano à droite de la cheminée. Sur une table des albums photographiques, *la Vie parisienne*, *le Sport*, deux cravaches et Gladiateur en zinc. Obus formant encrier, une casquette de jockey pour presse-papier. Une boîte à poudre de riz.

SCÈNE PREMIÈRE

D'ORILLY, DU BAREC.

D'ORILLY.

Eh bien, Louis?

DU BAREC.

Eh bien, Philippe?

D'ORILLY.

Es-tu plus satisfait de cette nouvelle visite ?

DU BAREC.

Comment donc ?... enchanté ! seulement nous n'avons plus qu'une chose à faire.

D'ORILLY.

Laquelle ?

DU BAREC.

Nos malles, et retourner au plus vite chasser le renard et épouser, s'il le faut, les deux cousines de Saint-Brieuc, que nous n'aurions pas dû quitter.

D'ORILLY.

Cependant, mon cher...

DU BAREC.

Il n'y a pas de cependant... Nous sommes ridicules ici... Aimes-tu ça toi ? d'ailleurs nous perdrions à faire la cour à ces demoiselles, et notre latin et notre français, puisque nous ne savons pas un traître mot de parisien. Sais-tu seulement ce que c'est que « la faire à l'oseille », provincial ignare et arriéré ?

D'ORILLY.

Il est vrai que je ne comprends rien encore à tout cet argot à la mode... étranges perles qui tombent des jolies bouches de ces singulières princesses... fort jolies, ma foi !... baragoin à part. Nous sommes pourtant bien à Paris, chez ce brave général... un peu notre parent... dans une maison brillante et recherchée... Eh bien ! ma parole d'honneur ! on se croirait à l'auberge... On va, on vient, on entre, on sort : « ah ! c'est vous, cher ?... à revoir... à revoir... nous sortons... et nous sommes fagotées !... à ce soir... à ce soir... Si vous voulez pourtant reverdir ici en attendant le général... » Et on vous

plante là. Voilà quatre fois sur six que cela nous arrive. Oh! des poignées de main, par exemple...

DU BAREC.

A l'anglaise, mon cher, et à l'américaine.. Que veux-tu? en France, on ne fait plus rien à la française, ni gilets, ni coupe de cheveux, ni grammaire... ni jeunes filles... Tout à l'heure, as-tu pu placer un mot, un seul, au milieu de ce flux et reflux d'anglais écorché et de français plus écorché encore? As-tu remarqué?...

D'ORILLY.

J'ai remarqué que tout ce beau langage diffère fort peu de celui de mon garçon d'hôtel...

DU BAREC.

Et pas du tout de celui de certain garçon coiffeur...

D'ORILLY.

Ah! une idée!

DU BAREC.

Voyons!...

D'ORILLY.

Oui... une idée folle... extravagante! mais bah! qui ne risque rien n'a rien... Et puis ça vengerait la province et le dictionnaire outragés! Qui sait d'ailleurs...

DU BAREC.

Que veux-tu dire?

D'ORILLY.

Viens... sortons... Je vais t'expliquer.

SCÈNE II

LE GÉNÉRAL, D'ORILLY, DU BAREC.

LE GÉNÉRAL, barrant le passage,

Pour le coup, on ne passe pas! Eh bien! où en sont vos affaires, mes amoureux? Avancez à l'ordre! Ça marche-t-il? Ça chauffe-t-il? Mordieu! et dites-vous comme César : *Veni, vici!* je passe *vidi*, c'est plus court. Ah! ah! mes gaillards, du premier coup, vous emportez la place...

D'ORILLY.

Général, nous emportons avant tout le souvenir de votre bon accueil, et le vif regret... (A Du Barec.) Dis comme moi!

LE GÉNÉRAL.

Le souvenir?... le regret?... Ah çà! que diable...

DU BAREC.

Permettez-nous, général... une affaire...

D'ORILLY.

Oui... très-pressée... (Il salue.) Général, nous avons l'honneur... (Ils sortent.)

LE GÉNÉRAL seul.

Diable! diable!... je crois qu'ils battent en retraite. Je veux savoir, mordieu!... (Appelant.) Julie!

SCÈNE III

LE GÉNÉRAL, JULIE.

JULIE.

Me voici, monsieur, me voici!

LE GÉNÉRAL.

Où sont ces demoiselles?

JULIE.

Dans leurs cabinets de toilette.

LE GÉNÉRAL.

Elles y passent donc leur vie...

JULIE.

Dame! il faut bien le temps de se maquiller.

LE GÉNÉRAL.

C'est trop de maquillage... beaucoup trop... Allez les prier de descendre!

SCÈNE IV

LE GÉNÉRAL, *seul.*

Le diable soit de leur maquillage et de leur astiquage... Elles me ruineront en graisses pâtes farines... toutes les herbes de la Saint-Jean! On ne voit dans toute la maison que pots et fioles... lait virginal, rouge végétal, bleu minéral, noir animal, blanc sans égal... et il faudrait à la vérité quatre hommes et un caporal... Ah! les filles!... les nièces! j'aimerais mieux un régiment de sapeurs... J'entends le bruit de leurs jupes; on dirait un train d'artillerie.

SCÈNE V

LE GÉNÉRAL, NINA, MARTHE.

LE GÉNÉRAL.

Aurez-vous bientôt fini de vous graisser comme des

lames de sabre et de vous enfariner comme des carpes... Voyons! qu'avez-vous fait à ces messieurs, qui m'ont paru sortir d'ici mécontents et fâchés? Ils nous sont alliés, vous le savez, et je vous avais recommandé de les bien recevoir... Il y va de votre avenir, et, mordieu! ça devrait bien mettre quelques grains de plomb dans vos cervelles de moëlle de sureau. Ils sont très-bien, ces deux garçons... figure ouverte, santé superbe... de la fortune, de la tenue... de beaux noms... d'excellentes terres... ça vous ferait d'excellents maris, sacrebleu!...

NINA.

Ces deux têtes-là?

MARTHE.

Ces deux binettes?

LE GÉNÉRAL.

Deux gentilshommes, mesdemoiselles, deux gentlemen, comme on dit depuis l'invasion de la langue des chevaux.

MARTHE.

Possible, mon général (Elle porte la main à la hauteur du front et fait le salut militaire.), mais pas du tout riders,

NINA, saluant également.

Oh! pas un brin!

MARTHE.

Ce n'est pas pour les débiner, mais quand Ninoche et moi parlions *high life*, ils étaient là... collés.

NINA.

Sous bande, mon père.

MARTHE.

Ils ne comprennent donc pas le français? Vous parlez de leur fortune... Oh! s'ils nous avaient dit qu'ils ont le sac!...

NINA.

Ou des noyaux du Mexique.

LE GÉNÉRAL.

Mais, archifolles que vous êtes, avant de parler écus, ne doivent-ils pas vous faire la cour?

NINA.

La cour?... Ah! je la retiens, celle-là...

MARTHE.

Passez-la donc, qu'on la voie, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qu'elle me chante, celle-ci?

MARTHE.

On ne jaspine pas autrement dans la haute, chez les Esbroufville, les Modenville, les Stickickoff... et ce matin, mon cousin Charles, au manége...

LE GÉNÉRAL.

Le lieutenant fera bien de laisser tout cet argot à la caserne et à l'estaminet. Je lui laverai la tête, mort dieux! Il ferait bien mieux, le lieutenant, de vous apprendre...

NINA.

La carte du pays de Tendre, peut-être? Et de nous promener de billets doux en petits soins et de billets galants en jolis vers... avec accompagnement de guimbarde? Ah! zut alors!... Tenez, mon père, ils n'ont pas du tout le truc vos deux campagnards; ils n'avaient qu'à nous piquer ce léger laïus : « Mesdemoiselles, nous avons reçu un coup de soleil soigné... Vous avez du galbe, nous avons le sac... Ça vous chausse-t-il? ça vous chausse-t-il pas? Oh! alors ça marchait tout seul, comme les petits bateaux.

LE GÉNÉRAL.

Mais sacrebleu!...

MARTHE, câlinant le général.

Bon!... la soupe au lait qui monte... ça va renverser!... Voyons, tonton chéri... amour de tonton (Elle lui tire la barbiche.) Zizine a raison... je crois qu'ils voulaient nous faire poser... Ah! c'est que... (Elle retrousse la moustache du général d'un tour de main vif et coquet.) Et puis, ils ne sont pas drôles ces pèlerins-là, ils ne parlent ni worth, ni sport, ni turf, ni box, ni bock, ni boock, ni match, ni pick, ni pie, ni ring, ni stik, ni stock... Sont-ils seulement éleveurs, coureurs, entraîneurs, cricketteurs, highlifeurs?...

LE GÉNÉRAL.

Allons!... de l'anglais maintenant... Je les déteste, les Anglais! Vous le savez...

MARTHE, chantant.

« Jamais, jamais en France. »

Ça n'empêche pas que tonton chéri a tort... Ils ont du bon, les Anglais... les chevaux, le wiski, le plum-pudding... Ah! tu l'adores, le plum-pudding... moi, j'aime mieux le rosbeaff rouge, avec beaucoup de pickles... Ça vous monte au nez... et ça vous ratisse le gésier...

LE GÉNÉRAL.

Assez de sornettes!... Marthe et vous, Nina...

NINA.

Ninoche, gros père... Ninoche; Nina, c'est prétentieux, infect! comme dit Charles.

MARTHE.

Et Marthe, donc! tandis que Totoche...

LE GÉNÉRAL.

Elles sont toquées, le diable m'emporte ! Ecoutez, mesdemoiselles ; je suis honteux pour vous de toutes ces façons garçonnières, de tout ce patois d'écurie et d'atelier, et je veux y mettre bon ordre ; je commence par consigner Charles à sa caserne, en attendant que je l'expédie en Afrique... Quant à vous, je prétends vous caser le plus tôt possible. Ah ! si j'avais encore cette digne générale ! Mais je suis seul... la goutte est déjà arrivée... la retraite va suivre... J'entends que vous épousiez ces deux braves garçons... et vous les épouserez, mordieu ! sinon...

MARTHE, chantant.

Tonton, tontaine, tonton.

LE GÉNÉRAL.

Sinon... eh bien ! vous coifferez sainte Catherine, je ne vous flanque pas un sou de dot ! pas un liard ! (Il sort.)

SCÈNE VI

NINA, MARTHE.

MARTHE.

Il n'est pas drôle, ton père, sais-tu, chienchien?

NINA.

Ne m'en parle pas... Il baisse décidément... et puis ses rhumatismes... il pleuvra demain, c'est sûr ! Flûte ! s'il grogne trop, nous lui fichons des bâtons dans les roues de certain petit coupé jaune... tu sais ?... au Bois...

SCÈNE VII

NINA, MARTHE, JULIE.

JULIE.

Ces dames sont-elles visibles? M. le marquis de Saint-Hippolyte me prie de l'annoncer.

NINA, à Marthe.

Connais-tu?

MARTHE.

Macache!... Cependant, attends donc... Comment dit-elle? Saint chose... Saint machin... Eh! oui, au steeple-chase.... quand on nous a pris pour deux cocottes! Ah! c'était amusant!... Ce sportman, un ringueur carabiné, qui nous a demandé notre jour?... Ce doit être lui.

NINA.

Il est évident que c'est lui... je me le rappelle fort bien, il portait à sa cravate les balances du pesage... chic, très-chic... (A Julie.) Est-il chic?

JULIE.

Chique... quelle horreur!

NINA.

Grue!... d'où sortez-vous donc?

JULIE.

De chez M. Legouvé, pour vous servir... un académicien... mais, bonne Vierge! je n'y ai jamais entendu de ces choses-là... Oh! que nenni!

NINA.

Sotte! Tant pis pour vous! Faites entrer ici M. le marquis et priez-le d'attendre. (A Marthe.) Viens, Totoche, allons achever ce qu'a interrompu le grognard. Je ne me suis fait qu'un œil, et le noir va sécher.

SCÈNE VIII

JULIE, SAINT-HIPPOLYTE.

JULIE.

Ces dames vous prient d'attendre... Elles ne vont pas tarder à venir.

SAINT-HIPPOLYTE, à part.

Hé! hé! pas mal touchée, la bobonne... (A Julie.) Mon ange !... (Il lui prend la taille.) Oh! je ne suis pas pressé... du tout, du tout, du tout, du tout. (A part.) Est-ce qu'on va me faire poser, par hasard? Je demande un supplément pour la pose.

JULIE.

Voici ces demoiselles.

SCÈNE IX

NINA, MARTHE, SAINT-HIPPOLYTE.

SAINT-HIPPOYTE, saluant en se dandinant.

Avouez, mesdames, que vous ne vous attendiez pas à celle-là... et que vous vous dites peut-être : Je la trouve mauvaise! Ah! elle est bonne! elle est bonne!

MARTHE, bas à Nina.

Ah! mon Dieu! c'est que je ne le connais pas du tout.

NINA.

Je ne l'ai jamais vu, ma chère... Ah! c'est original.. Il est chic.

MARTHE.

Mouchic.

NINA, désignant un fauteuil.

Un huit-ressorts qui vous tend les bras, monsieur le marquis.

SAINT-HIPPOLYTE, s'asseyant.

Un confortable, un grand confortable... comme on dit à l'op-pop.

MARTHE.

L'op-pop? (Elle interroge des yeux Nina, qui fait un signe de dénégation.)

SAINT-HIPPOLYTE.

L'op-pop... le grand Op-pop... vous ne connaissez pas l'op-pop? le grand théâtre de machin? (Chantant.)

« O Mathilde! idole de mon âme... »

MARTHE.

L'op-pop... l'opéra populaire, ma chère... Sommes-nous idiotes!

SAINT-HIPPOLYTE.

Eh! oui!... Ça va bien, mesdames! (Avançant la main.) Je suis bien aise... mais là, tout à fait... (Il se renverse dans le fauteuil.) En voilà un qui n'est pas rembourré avec des noyaux de pêche!

NINA, à Marthe.

A la bonne heure! il sait causer, celui-là.

MARTHE.

Et pas poseur... naturel... pas gêné du tout... J'aime ça, moi...

SAINT-HIPPOLYTE.

Eh ! mais, je ne me fourre pas le doigt dans l'œil... Vous étiez sur le turf, dimanche... que c'était comme un bouquet de fleurs... On ringuait à tout casser ! j'ai empoché quelques monacos, et sans cet animal de Fritz, qui a failli casser sa pipe...

NINA, à Marthe.

Casser sa pipe !... Le marquis a des mots !

MARTHE.

Oh ! c'est déjà vieux !... ça a de la barbe... On a dit depuis : casser son crayon, et on dit maintenant : lâcher la rampe, ou remercier son boulanger, ou dévisser son billard.

NINA.

Oh ! tu es forte, toi... Charles te soigne.

SAINT-HIPPOLYTE.

Il ne s'est dévissé qu'une quille ! Et voilà ce que c'est !

MARTHE.

C'est bien fait !

NINA.

Fallait pas qu'y aille !

SAINT-HIPPOLYTE, faisant claquer ses doigts.

Parfait ! parfait !... aux petits oignons !... Je crois bien aussi vous avoir vues... Eh ! oui, je vous ai vues à l'ouverture des Bouff.-Par... des pelures renversantes, quoi ! Vous teniez la corde à côté de Poil de Biche, et vous dégommiez Fleur de Botte...

MARTHE.

Fleur de Botte... il n'y a que ces demoiselles pour avoir de ces drôles de noms. C'est bien cette grande queue de vache mal peignée? Trop de chignon à la clé... Et Poil de Biche? nous ne la connaissons pas... Elle ne doit pas être lancée... Charles ne nous l'a jamais montrée, ni au Bois, ni au spectacle.

SAINT-HIPPOLYTE.

Elle a levé à Mabille un noble étranger qui a été fusillé par ses bottes... Ah! elle a des bottes!... mais des bottes!... et un coup de pied de côté!... Il y en a qui préfèrent le venez-y voir, en arrière de Tête de Mort... Le fait est qu'il est épatant! ce venez-y voir de Tête de Mort!

MARTHE.

Épatant! ma chère... Comme ce mot rend bien la chose! Épatant!... On voit ça d'ici.

SAINT-HIPPOLYTE.

Oh! il faut voir de près. Êtes-vous allé à Mabile?...

NINA.

Pas encore. Charles n'a jamais voulu...

SAINT-HIPPOLYTE.

Et pourquoi donc? c'est très-rup... La petite princesse de Newstick et la grosse baronne Kakoff s'y encanaillent pas mal... Oh! accompagnées, accompagnées... tout un troupeau.

NINA.

Je ne désespère pas, j'ai un truc...

SAINT-HIPPOLYTE.

C'est ça... il faut lui monter le coup. Vous verrez... je vous y montrerai Canaillette, Mistenflûte, Fricassée,

Duvet de Pêche, Poil ras... L'autre jour elles s'y sont gaffouillées...

NINA.

Vraiment! vous connaissez ces cocottes?

SAINT-HIPPOLYTE.

Si je les connais!... Ah! elle est bonne celle-là! je les coiffe... Aïe! hum! hum!.. C'est-à-dire, vous comprenez qu'elles sont coïffées... de moi... oh! mais coiffées... On se me l'arrache (se caressant les côtelettes). Que voulez-vous! Il paraît que j'ai un certain fion dans le coup de fer... hum! hum!

NINA, à Marthe.

Le coup de fer?... connais-tu?

MARTHE.

Non!.. mais il faut faire semblant... je demanderai à Charles... sois tranquille... D'ailleurs il doit m'apporter ce soir le dictionnaire de la langue verte. Nous chercherons. Ah! il est drôle, il est drôle... beaucoup d'esprit, ma chère.

NINA.

Il doit être très-répandu, sais-tu?

SAINT-HIPPOLYTE.

Elles me content leurs petites affaires; ça ne va pas dans ce moment : Chopinette est dans la dèche... tout est au clou... Caïman a son Turc dans le dos, et cette pauvre Tournevis un polichinelle dans le tiroir... Et puis des histoires... à crever... Ah! c'est rigolo, — pas du Cirque!...

MARTHE, à Nina.

Le marquis fait des calemb, mon rat.

SAINT-HIPPOLYTE.

C'est mon fort, — pas d'Yvry près d'Issy.

MARTHE, à Nina.

Splendide, ma chère... à jet continu...

SAINT-HIPPOLYTE.

Ça vient comme ça, tout bêtement... je les épate tous, le duc, le prince, le marquis, le vicomte... des cascadeurs pourtant... mais ils ne sont pas de force... je leur rends douze points en vingt-quatre... Tenez, l'autre jour, Chose, Machin qui fait des machines pour les caboulots chantants... je lui faisais la barbe... hum! hum! hum!

NINA.

La barbe? (Elle interroge Marthe des yeux.)

MARTHE, à Nina.

Eh oui! faire la barbe.... raser quelqu'un... ça se dit.

SAINT-HIPPOLYTE.

Je suis un peu raseur, j'en conviens... Mais que direz-vous, mesdames, si je vous disais qu'un tas de journalistes...

NINA.

Vous connaissez des journalistes?..

SAINT-HIPPOLYTE.

Tous! tous!

NINA.

Oh! ils doivent être amusants!

SAINT-HIPPOLYTE.

Peuh!... ils voudraient me la faire... Ohé! les petits agneaux!.. pas assez de sel dans la boîte... D'assez bons zigues pourtant... mais ils me volent... oh là! ils me pillent... c'est une blague, une scie, une balançoire,

une timothétrimade... Chantant.) Figaro-ci, Figaro-là... Figaro... Tenez, l'autre jour, Machin m'a filouté une perle. Vous savez le verbe dormir?.. je dors, tu pionces, il roupille, nous piquons notre chien, vous tapez de l'œil, ils cassent leur canne. De quoi leur canne! que je m'écrie... A l'école, ma vieille... à Chaillot! Ils cassent leur pif, voilà la chose... et le lendemain je me trouve pif à pif avec ce pif-là dans le *Furet des Salons*, vous savez, le journal où travaille Fanfan... Ils cassent leur pif... c'est un peu ça, hein?

NINA.

Très-pittoresque!

MARTHE.

Ils cassent leur pif!... (Elle incline brusquement la tête sur le cou.) Tout à fait ça... mais roupiller fait joliment bien dans le paysage.

NINA.

Et piquer son chien, ma chère?

MARTHE.

C'est le chien du chien!

SAINT-HIPPOLYTE.

Attendez donc! le verbe sortir est plus rigolo encore : je sors ou je m'esbigne; tu te la brises ou mieux tu te la casses...

MARTHE.

Oh! bien mieux!

NINA

Tu te la casses... c'est bon pour les Benoiton... des bégueules!

SAINT-HIPPOLYTE.

Petite bière.

MARTHE.

Mauvais tabac.

NINA.

Éducation insuffisante!... très-négligée... elles benoitonnent, benoitochent, benoitonnochent!

MARTHE.

Ah! Ninoche, joli, très-joli! à mettre sous verre.

SAINT-HIPPOLYTE.

Avec des cheveux tout autour...

NINA.

Avec ce cher marquis on n'a jamais le dernier...

SAINT-HIPPOLYTE.

Nous disions donc: tu te la casses, il se pousse de l'air ou il se lâche du ballon, nous fendons notre équerre ou nous affûtons nos pincettes, vous vous déguisez en cerf ou vous graissez le tourniquet, ils pincent leur télégraphe ou ils accrochent leur tender. Il y a aussi le machin pleurer : je pleure, tu chignes, il vend son piano, nous macadamisons le boulevard...

MARTHE.

Splendide, marquis (A Nina.) Il est beaucoup plus fort que Charles... Et dire, Ninoche, que madame Sainte-Conception avait là-bas la prétention de nous apprendre le français! En vérité, est-on grue, quand on sort du couvent (A Saint-Hippolyte.) Vous nous amènerez tous ces messieurs. Vous devez connaître aussi des sportmen?

SAINT-HIPPOLYTE.

Clubistes, turfistes, viveurs, je puis dire que je suis chaque matin entouré d'une douzaine de cascadeurs.

NINA.

Vous nous les présenterez... Nous recevons beaucoup. (A Marthe.) Dis donc, Totoche, avec ces messieurs nous pourrions très-bien jouer la revue de Bobino et dégommer les Esbrouffville avec leurs poses plastiques. Ah! bien oui, plastiques! La plus jolie collection de pelles et de pincettes! (Au marquis.) Et puis nous cotillonnerons cet hiver jusqu'à extinction... aimez vous le cotillon?...

SAINT-HIPPOLYTE.

Si j'aime le cotillon! sapristi!... malheureusement...

MARTHE.

Ça ne dure pas assez, n'est-ce pas? l'hiver passe si vite! et cette année le carnaval est d'un court! C'est égal, nous en donnerons... Puis, après le souper, quand les poseurs et les bégueules sont partis, on met les chaises contre les portes, et là, entre soi; on pince un léger cancan,

SAINT-HIPPOLYTE.

Oh! fameux... fameux! je suis très-fort sur l'article.

MARTHE.

Levez-vous la jambe à la hauteur de l'œil?

SAINT-HIPPOLYTE.

Oh! bien plus haut... et vous?

NINA.

Charles est assez content de moi... je le mouche du pied; mais Zizine me dame le pion... elle est plus grande.

MARTHE à Nina.

Oui, mais tu as, toi, à ce qu'il paraît, quelque chose de la Schneider dans la hanche...

SAINT-HIPPOLYTE.

Faudra voir, faudra voir... je vous donnerai quelques leçons. (Il se trémousse et lève la jambe.) Pas plus difficile que ça... je possède aussi la boxe et la savate, et si vous voulez...

NINA.

Ce n'est pas de refus.

SAINT-HIPPOLYTE.

Vous chantez les Thérésa, sans doute?

MARTHE.

Mon Dieu! non... nous avons essayé... c'est difficile...

SAINT-HIPPOLYTE.

Il y a une manière... il y en a même deuss... je vous donnerai quelques conseils... Thérésa elle-même...

NINA ET MARTHE.

Vous connaissez la diva?

SAINT-HIPPOLYTE.

C'est moi qui lui ai procuré la barbe de la femme à barbe... Est-elle canaille!... elle vous a des ut de gueule...

NINA.

Au fait, si nous pouvions, par votre protection, marquis, l'avoir cet hiver?

SAINT-HIPPOLYTE.

Elle n'a rien à me refuser...

NINA.

Trop aimable, en vérité... Ah! la belle épingle que vous avez à votre cravate... c'est? voyons donc?...

SAINT-HYPPOLYTE.

Oh! un bibelot... l'escalier du Jockey-club... Mais je vois que vous ne boudez pas aussi la quincaillerie... Ça ne vous gène pas, tous ces machins-là aux oreilles?... Ça doit vous casser le tympan...

NINA.

Ça ne me tympanise pas du tout... vous voyez; il y a le carnier, le lièvre qui sort la tête, une trompe et deux petits fusils à deux coups qui se démontent et se chargent... (A Saint-Hyppolyte qui en approche le doigt.) Prenez garde, marquis! ça va partir.

SAINT-HIPPOLYTE, minaudant.

Ce ne sont pas ces canons-là qui me fusillent... vous avez un chignon à la grue!... très-nouveau, très-nouveau, oh! je m'y connais. (A Marthe dont la jupe levée laisse voir le bas de ses jambes.) Dieu de Dieu! les jolies bottes!... Ah! quelles bottes! cette échancrure sur le mollet, ces glands qui folichonnent... ces deux hannetons piqués sur le pied... Oh! là, là, là, là, là, là... (Il trépigne.) Oh! les bobottes! quels amours de bobottes! quels amours de bobottes! Oh! là, là, là!

MARTHE.

Eh bien, qu'est-ce qui vous prend?

SAINT-HIPPOLYTE.

C'est comme ça toutes les fois que je vois des bottes! Oh! là, là, là, là, là, là! (A Nina.) Bon, les votres maintenant... à droite à gauche... piff! paff! piff! bombarde-

ment général... Oh! là, là, là, là, là, là. Oh! là, là, là, là, là, là.

MARTHE, à Nina.

Est-il drôle, ma chère... est-il drôle! Oh! il m'amuse! et avec ça de la distinction.

NINA.

C'est vrai... du naturel et du comme il faut... un chic particulier... une abondance d'expressions et un choix de rocamboles!... Un gentlemen parfait! Oh! parfait, parfait!...

SCENE X

NINA, MARTHE, SAINT-HIPPOLYTE, JULIE.

JULIE, survenant.

Mesdemoiselles, M. le vicomte de Chateau-Vert.

SAINT-HIPPOLYTE.

Chateau-Vert?

JULIE.

Oui, monsieur.

NINA.

Vous le connaissez?

SAINT-HIPPOLYTE.

Ah! ce cher bon... nous avons couru...

NINA, à Julie.

Faites entrer.

SAINT-HIPPOLYTE.

Je ne l'ai pas vu depuis ce steeple-chase... et je ne suis pas fâché de l'occas...

NINA.

Le voici !

SCÈNE XI

NINA, MARTHE, SAINT-HIPPOLYTE, CHATEAU-VERT.

SAINT-HIPPOLYTE.

Ce cher vicomte !

CHATEAU-VERT.

Ce cher marquis ! (Ils se donnent la main.)

SAINT-HIPPOLYTE.

Ça va, ma vieille ?

CHATEAU-VERT.

Ça boulote.

NINA, à Marthe.

Inconnu au bataillon... encore celui-là, ma chère.

MARTHE.

Oh! du moment ou le marquis...

SAINT-HIPPOLYTE.

Mesdames, permettez que je vous présente un gentleman des plus raides... un garçon...

CHATEAU-VERT.

Oh! marquis, nous faisons la paire. (Il s'assied. — A ces dames.) Vous permettez?... c'est que je suis esquinté, oh! mais là, sur le flanc...

NINA.

Vous allez beaucoup dans le monde?

CHATEAU-VERT.

Je passe toutes les nuits... c'est sciant!

SAINT-HIPPOLYTE.

Tu bossues ton trombone, vicomte, prends garde...

NINA, à Marthe, avec admiration.

Bossuer son trombone! ma chère.

MARTHE, avec feu.

Epatantissime!

CHATEAU-VERT.

Que veux-tu, marquis? courte et bonne, c'est la devise des Chateau-Vert... c'est ici comme à Constantine...

NINA.

Vous avez été en Afrique, vicomte?

MARTHE.

Dans les zouzous, peut-être ?...

CHATEAU-VERT.

Dans l'Afrique... assez... oui... mais pas dans la marmite des Beni-Mouffetard... Ah! marquis, te souviens-tu?...

MARTHE, à Saint-Hippolyte.

Vous étiez aussi là-bas ?

SAINT-HIPPOLYTE.

Un peu... (Saluant.) Vache-à-lait vache-à-toi; c'est comme çà que les Arabes se saluent. (Montrant Chateau-Vert.) C'est là où nous nous sommes connus... Regardez-moi cette tronche!... Elle n'en a pas l'air, mais c'est elle qui a pris Bou-Maza.

NINA ET MARTHE.

Bou-Mazza ?

CHATEAU-VERT.

Oh! marquis, tu as bien donné aussi ton coup de tampon... C'est même toi qui as eu l'idée... Oh! une fière idée, tout de même... Figurez-vous, mesdames, que nous avions machiné là-bas, le marquis et moi, des chasses à l'autruche dans le désert...

MARTHE.

Vous avez des plumes ?

CHATEAU-VERT.

Des plumes entières.,. de toutes les couleurs... Un jour, dès l'aurore, après avoir cassé une croûte et tué

le ver dans un gourbi au milieu des sables du désert... tu te souviens, marquis, il y avait là une petite mauricaude qui t'avait donné dans l'œil...

SAINT-HIPPOLYTE.

Oh! un vrai coup de soleil!... mais ça manquait de chignon...

CHATEAU-VERT.

Tout à coup... (Il s'arrête.)

NINA ET MARTHE, ensemble.

Tout à coup...

CHATEAU-VERT.

Tout à coup... tout à coup... (Il s'arrête encore.)

SAINT-HIPPOLYTE.

Sa modestie, vous comprenez...je vais vous découdre ça, moi...Tout à coup un nuage crève et il en tombe un troupeau d'autruches qui prennent leurs jambes à leur cou et nous passent sous le nez, co, coco, cott! cot coco cott! brrrroum! Hop! hopp! en selle! et nous piquons sur les cocottes.... ventre-terre! Nous carambolons haies, rivière, banquettes irlandaises...mais les sacrées cocottes gagnent toujours d'une longueur... ça vous a des abatis! Le vicomte tenait pour le moment la corde... « Saute dessus, vicomte, saute dessus! » que je lui hurle. Le vicomte ne fait ni une ni deux, quitte les étriers, s'allonge sur son coursier comme s'il n'ageait dessus... et hop! lui passe sur la tête, et avec le compas dans l'œil et dans les jambes, enfourche la plus grande des cocottes, qui l'emporte comme le vent... En ce moment, Bou-Mazza, poursuivi par les zouzous, débusquait en plein désert; le vicomte le reconnaît, fond sur lui avec son autruche et un nuage de poussière qui

cache l'homme et la bête... va droit au chef... lui fiche l'autruche dans le ventre de son cheval... « Vache-à-lait vache-à-toi ! rends-toi, grigou ! » Il était fait au même, le Bédouin.

MARTHE, à Nina.

Quel steeple-chase !

CHATEAU-VERT.

Tu oublies un détail, marquis... c'est que j'allais lâcher la rampe... oui, mesdames, l'eunuque du mauricaud me faisait déjà avaler son sabre... j'étais escarbouillé, car les zouzous étaient loin encore, lorsque l'intrépide Polyte, poussant devant lui tout le troupeau d'autruches, culbute tout le bataclan. Ce fut alors un tremblement ! un chabanais ! et une bouillabaisse de nez, de bras, de jambes, de chevaux et d'autruches et même de lions, car les zouzous étaient arrivés avec les lions du régiment... Ah ! fallait voir !... Rincés! mais là, proprement, ce qui s'appelle... comme des carafes !

MARTHE.

Vous n'avez pas été décorés ?

SAINT-HIPPOLYTE.

Est-ce qu'on décore des pékins comme nous...

CHATEAU-VERT.

C'est le caporal Dumanet qui nous a chippé ça... Dumanet est solide au poste, je ne dis pas... mais enfin, sans nos autruches...

MARTHE, à Nina.

Ma chère, il faudra en parler au général !

SAINT-HIPPOLYTE.

Ah çà! mais... on ne s'amuse donc pas ici?... (A Marthe, montrant le piano.) Si vous tapiez là-dessus... En pincez-vous?

MARTHE.

Oui... je pianoche... quand il tombe des hallebardes.

NINA.

Moi je pignoche.

CHATEAU-VERT.

Oh! une idée... si nous faisions une fine partie?

SAINT-HIPPOLYTE.

Ça y est, ma vieille, ça y est! Garçon! garçon!... Boumm!

MARTHE, à Nina.

Il a vraiment une manière de dire les choses...

NINA.

Une aisance... un imprévu!...

MARTHE.

Un réalisme!... mon rat, c'est si bien porté! (Se levant et prenant sur la console une boîte à jeu.) Messieurs, voici des cartes et des fiches... (Montrant une table.) Ici la table à jeu... Attendez, que je sonne Julie...

SAINT-HIPPOLYTE.

Pas besoin du tout... ça me connaît. (Il avance la table, l'ouvre, prend dans la boîte à jeu un paquet de cartes et de jetons

qu'il dispose sur la table.) Là... nous voilà quatre... partie carrée... un piquet à quatre, le piquet voleur... cent balles en cent cinquante... Ça y est, n'est-ce pas?

NINA.

Cent cinquante?... je ne connais pas...

SAINT-HIPPOLYTE.

Oh ! ça ne fait rien... vous y serez tout de suite. Le vicomte est avec vous... et il n'est pas manchot... Voyons, qui donne...

CHATEAU-VERT.

Mais, marquis, l'écarté irait plus vite... et peut-être ces dames. (A Nina.) L'écarté vous chausse-t-il?

MARTHE.

Comme un gant à huit boutons... (à Nina.) Ninoche. (Tirant elle-même une carte.) Un roi, je donne. (Elle bat les cartes. — A Nina.) Coupe dans le pont... Ah! nous disons donc cent balles... (Elle tire cinq louis de son porte-monnaie et les met sur la table.) En cinq ou en sept?

SAINT-HIPPOLYTE.

En cinq... (A Marthe, qui donne.) Eh! eh! vous avez un coup de pouce...

MARTHE, retournant un sept.

Oui, je ne cartonne pas mal... Qui tourne le sept a le roi... Que fais-tu, Zizine?

NINA.

J'en demande.

SAINT-HIPPOLYTE.

Moi je joue... feu !

MARTHE.

A toi, Ninoche.

NINA.

Le roi de pique.

MARTHE.

Nique! je lui fiche un nion.

CHATEAU-VERT.

Je lui rase le bec.

SAINT-HIPPOLYTE.

Mademoiselle lui tond la hure et moi je lui retonds la chose... Atout du roi, ratout et ratatout... Enlevé! le roi et la vole... trois points... A toi la donne, vicomte.

CHATEAU-VERT.

Voilà, voilà! (A Ninon en donnant les cartes.) Ah! le marquis a une raide chance... un veinard, quoi! (Retournant.) Le huit de pique... Mauvaise affaire...

MARTHE.

J'ai bien envie de balancer ça... un petit jeu de campagne...

SAINT-HIPPOLYTE.

Je joue... Atout du monarque; je le marque... Atout de la vieille... atout du gandin... le roi et la largue de vitre... Nettoyé! j'empoche. (Il se lève.)

CHATEAU-VERT.

Marquis, notre revanche.

SAINT-HIPPOLYTE.

Oui, ma vieille... mais j'entends du bruit dans le bazar... Sauvons la caisse! (On entend la voix du général. — Bas à Chateau-Vert.) filons... je connais l'escalier de service. (Le général ouvre brusquement la porte.) Aïe! pincés au demi-cercle... De la tenue et au port d'arme!

SCÈNE XII

NINA, MARTHE, SAINT-HIPPOLYTE, CHATEAU-VERT, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Sacrebleu! j'en apprends de belles! (A Saint-Hippolyte et à Chateau-Vert.) Vous d'abord, drôles, sortez!... ou bien... (Il prend sur la table une cravache.)

NINA, à Marthe.

Il faut les présenter... va donc!

MARTHE.

Oui. (Au général, désignant Saint-Hippolyte.) Général, le marquis...

NINA.

Mon père, le vicomte... (Elle désigne Château-Vert.)

LE GÉNÉRAL.

Triples sottes !... Tenez, je ne devrais peut-être pas vous épargner la honte... (A Saint-Hippolyte et à Chateau-Vert.) Sortez, vous dis-je, sortez ! vos pratiques vous attendent... Ici, l'on vous a payés... Vite ! ou je vous fais bâtonner... (Il va pour sonner.)

MARTHE, à Nina.

Est-ce que je rêve? ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Elle se jette dans les bras de Nina.) Mais c'est impossible ! impossible ! Dis-moi donc que c'est impossible !

SAINT-HIPPOLYTE.

Mon général. (Il fait le salut militaire.) On se la casse. (Poussant Château-Vert par les épaules.) Va donc, clampin !... (Se retournant au moment de sortir.) Si l'on avait encore besoin de nos petits services...

LE GÉNÉRAL.

Attends, insolent ! (Ils se sauvent.)

SCÈNE XIII

LE GÉNÉRAL, NINA, MARTHE.

LE GÉNÉRAL.

Oui, j'aurais dû vous infliger la honte de rougir devant le garçon coiffeur et le garçon d'hôtel, à qui vous faisiez galamment les honneurs de votre salon.

NINA.

O mon père !... mon père ! (Elle se cache la tête dans ses mains.)

MARTHE.

O mon oncle !... mon cher oncle !... je vous jure... Ah ! je pleure et j'enrage !...

LE GÉNÉRAL.

Oui, j'aurais dû faire assister votre marquis et votre vicomte à cette scène de famille... C'eût été original, n'est-ce pas?... c'eût été drôle, comme vous dites... oh ! très-drôle...

NINA.

De grâce, mon père !... c'est une surprise indigne !...

MARTHE.

Oh ! cette mystification...

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a pas de mystification, mademoiselle... Il y a une leçon... elle est forte, j'en conviens, mais elle est méritée... elle était urgente et je l'approuve.

MARTHE.

Ce n'est donc pas vous, mon oncle?... Qui s'est permis alors?...

LE GÉNÉRAL.

Que vous importe ? j'approuve, vous dis-je. Voilà donc où vous en êtes venues avec vos petites cervelles, vos allures à la mode et votre catéchisme d'écurie et d'estaminet : à prendre des cuistres pour des gentilshommes !

Et mordieu! ça devait être! vos gentlemen s'habillant et parlant comme des palefreniers, la contrefaçon devient facile... N'imitez-vous pas aussi, pour votre compte, les toilettes et le tapage de toutes ces créatures...

NINA.

Mon père, nous ne sommes pourtant pas...

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes d'honnêtes filles, mordieu! et je voudrais bien voir!... Mais des écervelées et des girouettes... Des perruches qui répètent... Charles, qui fait la navette entre le boudoir de ces demoiselles et votre salon, vous apporte ici des pommes vertes. Il n'en apportera plus, j'ai dans ma poche sa feuille de route, et vous mordez là-dedans comme des maraudeurs affamés... Il vous semble drôle, c'est votre mot, de répéter un geste, une expression de mauvaise compagnie... Il lui paraît bien plus drôle, à lui, de voir courir sur vos lèvres d'Agnès le vocabulaire des margots! Et voilà comment l'enseignement du professeur et les dispositions de ses élèves ont amené deux filles de bonne maison à se laisser séduire par un langage et des façons que les gens comme il faut prennent maintenant aux autres...

MARTHE, à part.

Oh! j'aurais dû me douter!... Sans ce maudit escalier du Jockey-Club...

NINA.

Je vous en supplie, pardonnez-moi, mon père, car je vous jure que je suis guérie... bien guérie! oh! oui!

MARTHE.

Et moi aussi, mon oncle. Oh! archiguérie! Le fait

est que la douche (Elle jette les bras au cou du général.) est forte. (Se reprenant.) Dois-je dire la douche ? (Elle embrasse le général.)

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui, la douche... la tête... car, heureusement, le cœur...

MARTHE.

Le cœur... Oh! solide au poste! Aïe! (Embrassant Nina.) Pas vrai, Ninoche? non, non, Nina, je veux dire, ma bonne petite Ninette... Ah! Ninette, c'est joli! (Elle embrasse le général.)

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! justement, il s'agit du cœur... Il y a là, dans le petit salon, deux gentilshommes que vous connaissez déjà et sur lesquels vous savez mon sentiment. Ils attendent... je suis rentré avec eux. Ils n'avaient plus de dépit... Ils avaient des larmes aux yeux!... Ils m'ont tout dit...

MARTHE.

Ah! les traîtres!

LE GÉNÉRAL.

Qui aime bien châtie bien... et ils vous adorent! mieux que ça! ils vous aiment; voyons... j'ouvre la porte, n'est-ce pas?...

NINA ET MARTHE

Oui, oui!

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure! (A Marthe.) Prends mon bras droit.

(A Nina.) Toi, mon bras gauche... et en avant... marche!...

MARTHE.

Arche!... aïe!... C'est le dernier, mon oncle, le dernier, et il est militaire!

LE GÉNÉRAL.

Ouvre la porte, alors... (Criant.) D'Orilly, du Barec, mes enfants! (Ils entrent.) Mais arrivez donc, traînards!

SCÈNE XIV

NINA, MARTHE, LE GÉNÉRAL, D'ORILLY, DU BAREC.

D'ORILLY, auprès de Nina.

« Écoutez-moi, Nina, je ne suis point coupable.
« Oubliez un roman où rien n'est véritable
« Que l'amour de mon cœur, dont je me sens pâmer!...

DU BAREC, assis auprès de Marthe.

« Je vous aime, Martha, comme voilà mon cœur.
« Vos yeux sont de cristal, vos lèvres sont vermeilles
« Comme ce ciel de pourpre autour de l'occident...

MARTHE

« Que voulez-vous qu'on dise à des raisons pareilles!

D'ORILLY, à Nina.

« Votre taille flexible est comme un palmier vert.
« Vos cheveux sont légers comme la cendre fine
« Qui voltige au soleil autour d'un feu d'hiver.
« Ils frémissent au vent comme la balsamine ;
« Sur votre front d'ivoire, ils courent en glissant
« Comme une huile craintive au bord d'un lac d'argent.
« Vos yeux sont transparents comme l'ambre fluide
« Au bord du Niémen : leur regard est limpide
« Comme une goutte d'eau sur la grenade en fleurs.

NINA

« Les vôtres, mon ami, sont inondés de pleurs

DU BAREC, à Marthe.

« Le son de votre voix est comme un bon génie
« Qui porte dans ses mains un vase plein de miel.

D'ORILLY, à Nina.

« Toute votre nature est comme une harmonie :
« Le bonheur vient de vous comme il vous vient du ciel !

DU BAREC, à Marthe.

« Laissez-moi rester là, près de vous, en silence,
« La main dans votre main.

D'ORILLY.

Passer mon existence
« A sentir chaque jour mon cœur se consumer! »

LE GÉNÉRAL, se levant.

Voilà, mordieu! qui s'appelle parler... Ah! quelle langue, quelle langue!.. C'est de la musique, et de la bonne!

D'ORILLY.

Oui, général... un quatuor que nous voudrions bien répéter...

LE GÉNÉRAL, ouvrant les bras.

C'est entendu, mes chers enfants. (A Marthe.) Toi, tu tâcheras de ne pas faire de fausses notes; ça vaut bien « la faire à l'oseille, » hein?

MARTHE, indignée.

Fi, mon oncle! qui donc a jamais pu parler ainsi?

NINA.

Moi, mon père, dès demain j'achète le Dictionnaire de l'Académie. Y a-t-il une édition de poche?

LE GÉNÉRAL.

Eh! eh! par le temps qui court, le dictionnaire, c'est la théorie!

FIN

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et Ce, rue du Bac, 30.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

COLLECTION DES GRANDES ÉPOPÉES NATIONALES

Valmiki. — Le Râmâyana, poëme traduit du sanscrit par H. Fauche. 2 vol. in-18. 7

Les Nibelungen, poëme traduit de l'allemand par Emile de Laveleye. 1 vol. in-18. 3

Le Roman du Renard, mis en vers d'après les textes originaux, par Ch. Potvin. 1 vol. in-18. 3

Les Chants populaires de l'Italie, traduction de l'italien de Caselli. 1 vol. in-18. 3

Milton. — Le Paradis perdu, traduction de l'anglais par Châteaubriand. 2 vol. in-18. 2

L'Edda, traduction du poëme scandinave, par Emile de Laveleye. 1 vol. in-18. 3

Kalidasa. — Œuvres, comprenant le drame de Çacountala, traduction de l'indien par H. Fauche. 1 vol. in-18. 3

La Chanson de Roland, précédée de la Chronique de Turpin, version nouvelle par M. de Saint-Albin. 1 vol. in-18. 3

Le Poëme du Cid, suivi des Chroniques et des Romances sur le Cid. Traduction nouvelle de l'espagnol par M. de Saint-Albin. 2 vol. in-18. 7

THÉATRE

George Sand. — Théâtre complet. 3 vol. gr. in-18. 9

Louis Ulbach et Crisafulli. — M. et Mme Fernel, comédie en quatre actes. 1 vol. in-18. 2

Jules Guilliaume. — Struensée, drame en cinq actes et en vers. 1 v. in-18. . . 1

Louis Labarre. — Montigny a la cour d'Espagne, drame en cinq actes. 1 vol. in-18 2

Tollebi. — Le Denier de Saint-Pierre; comédie en cinq actes. 1 vol. in-18. . . 1

Ch. Potvin. — Jacques d'Arteveld, drame historique en trois actes et en vers. 1 vol. in-18. 2

Gœthe. — Faust, tragédie, ornée du portrait de l'auteur. 1 vol. in-18. 2

— Le même ouvrage, orné de 26 gravures. 5

Edouard Wacken. — Le Siége de Calais, tragédie lyrique en trois actes 1 vol. in-18. 1

Ch. Hugo. — Les Misérables, drame en deux parties et douze tableaux avec prologue et épilogue. Édition de luxe in-8. 4

— Le même ouvrage. Édition in-12. 2

Racine. — Théatre. 2 vol. in-32, édition diamant ornée de 13 vignettes. . . 6

Mme de Staël. — Essais dramatiques. 1 vol. in-18 1

— Le même ouvrage. 1 vol. in-8 2

Châteaubriand. — Moise, tragédie. 1 vol. in-18. . . . . »

Victor Joly. — Jacques d'Arteveld, drame, précédé de chroniques intéressantes sur l'histoire des Flandres au xive siècle. 1 vol. in-18. . . . . . . »

Fourdrain aîné. — L'Homme aux yeux de bœuf, drame, 1 vol. 1

— Le Médecin, drame. 1 vol. 1

Scribe. — L'Africaine, grand opéra. Musique de Meyerbeer. 1 vol. in-18. . . 2

Emerson. — Les Représentants de l'humanité. 1 vol. 3

— Les lois de la vie. 1 vol. 3

— Essai sur la nature. 1 vol. in-18. 3

Œuvres du prince de Ligne. — 4 vol. in-18. 14

Mémoires du prince de Ligne. — 1 vol. in-18 3

Hippolyte Lucas. — Histoire philosophique et littéraire du Théatre-Français, depuis son origine jusqu'a nos jours. 3 vol. in-18. 10

Guillaume Schlegel. — Cours de littérature dramatique. 2 vol. gr. in-18. 7

Albert Lacroix. — Histoire de l'influence de Shakspeare sur le théatre en France jusqu'a nos jours. 1 vol. gr. in-8. 5

---

712. — PARIS, IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Ce, 30, RUE DU BAC.